

Esaië 44, 6.24-28 ; Jérémie 25, 7-14 ; 1 Corinthiens 1, 18-25

Cathédrale Saint-Pierre

Dimanche 19 août 2018

Ce printemps dans ma lecture quotidienne de la Bible, je relisais les grands prophètes comme Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et j'ai été frappé une nouvelle fois par la compréhension sous-jacente que cela peut induire de Dieu. Un Dieu tout puissant, mais surtout un Dieu qui tient toutes les cartes dans ses mains ; un Dieu qui intervient directement dans le cours des événements, de l'histoire en faisant même des rois étrangers puissants (Cyrus, Nabuchodonosor, pour ne mentionner que ces deux-là qui sont cités dans les passages relus ce matin) des instruments au service de son dessein.

Tout ce qui arrive doit donc être interprété en relation avec la volonté divine. Si le peuple est massacré, si Jérusalem est dévastée cela ne peut se comprendre que parce que Dieu l'a non seulement permis, mais l'a souhaité pour adresser un message à son peuple.

Cette toute-puissance divine, cette mainmise de Dieu sur le cours de l'histoire est toutefois limitée par la liberté accordée dès la création à l'être humain. Dieu a beau être tout-puissant, l'être humain n'en demeure pas moins libre de pouvoir s'éloigner de Dieu. En accordant cette liberté à l'être humain, Dieu de fait a accepté de restreindre sa toute-puissance, mais il n'a de cesse de rappeler sa volonté ; le cours de l'histoire étant interprété, compris comme le lieu privilégié de l'action de Dieu.

Il est évident que cette manière d'interpréter le cours des événements historiques pose aujourd'hui question. Dans quelle mesure peut-on encore affirmer que Dieu intervient directement dans le cours de l'histoire, de la grande histoire. Dieu utilise-t-il encore les grands de ce monde, les Putin, Trump ou Erdogan comme ses instruments au service de son dessein ? Difficile à défendre comme théologie surtout lorsque l'on voit que ce mode de pensée théologique, à savoir justifier ou expliquer les événements politiques ou historiques par la volonté divine est l'acabit des mouvements fondamentalistes ou extrémistes que ce soit les milieux évangéliques de l'ultra droite américaine qui veulent justifier des actions politiques au nom de la volonté divine ou les milieux islamistes qui veulent imposer leur compréhension de la volonté divine par la force.

Et j'irai même plus loin dans la contestation de ce mode de pensée en nous demandant même si l'on peut encore aujourd'hui tout simplement parler de la toute-puissance de Dieu. Dieu est-il vraiment tout-puissant ? A-t-on besoin d'un tel Dieu ? Cette notion a-t-elle seulement encore un sens ?

On touche là évidemment une question sensible, car si l'on touche à la question de la toute-puissance de Dieu, si l'on est prêt à remettre en cause cet attribut, qui semble indissociable de Dieu, ne risque-t-on pas de faire perdre tout crédit à Dieu, l'affadir, l'amoindrir au point de le mettre au même niveau que toute autre créature ?

Le 20^{ème} siècle et ses deux guerres mondiales, avec la Shoah et tant d'autres tragédies aura achevé de remettre en cause la théologie qui vaudrait voir dans le cours de l'histoire les signes directs de l'intervention de Dieu. « Si Dieu existe, il n'était pas à Stalingrad » écrivait un soldat allemand à son père pasteur... Cet ébranlement de la pensée a conduit certains théologiens comme Dorothee Sölle à aller jusqu'à développer le concept de « la mort de Dieu ». Un autre théologien, juif lui, Hans Jonas a écrit un petit essai d'une grande portée en 1984 : « Le concept de Dieu après Auschwitz » où il remet frontalement en cause la notion de toute-puissance divine « *Ce Dieu-là n'est pas un Dieu tout-puissant ! Nous affirmons en effet, pour notre image de Dieu comme pour notre relation au divin que nous ne sommes pas en mesure de maintenir la doctrine traditionnelle d'une puissance divine absolue* » et plus loin il dit encore à propos de la furie d'Auschwitz : « *Dieu s'est tu, Et moi je le dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est point qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas.* »

Hans Jonas va alors étayer sa pensée sous forme d'un raisonnement logique – ce qui me plaît assez quand on essaye d'user de logique en théologie. En effet, il reconnaît trois attributs majeurs à Dieu : la bonté absolue, la puissance et la compréhensibilité. Dieu ne peut être chose que bon, sans quoi, il devient un Dieu pervers lié au Mal. Croire en Dieu implique d'avoir confiance dans la bonté de Dieu. La puissance est également ontologiquement liée à Dieu, c'est ce qui le différencie de l'humain ; puissance par rapport aux aléas de la vie, à la mort. Si Dieu n'a pas quelque chose de l'ordre d'une puissance qui dépasse l'entendement humain, il retombe au niveau de ses

créatures. Enfin Jonas souligne la nécessité que Dieu puisse d'une manière ou d'une autre être compréhensible, c'est-à-dire qu'il ne soit pas un *Deus absconditus*, c'est-à-dire un Dieu dont la logique nous échappe totalement, un Dieu dont on ne peut rien comprendre. Il n'e s'agit pas de prétendre tout pouvoir comprendre de Dieu, mais on doit pouvoir en quelque sorte s'approcher de lui.

Or si ces trois attributs sont essentiels, ils ne peuvent se combiner les uns avec les autres.

En effet dans le raisonnement de Jonas, si l'on prétend que Dieu est bon et tout-puissant, ses actions deviennent incompréhensibles ; comment expliquer les tragédies et les souffrances sinon par une volonté divine indéchiffrable pour l'esprit humain.

Si Dieu est compréhensible et tout puissant il faut donc justifier ce qui se passe à l'image des amis de Job qui veulent à tout prix justifier l'injustifiable pour défendre la cause de Dieu. Quitte à accepter que ce Dieu, censé être bon, soit le moteur d'injustices ou de tragédies.

Enfin si Dieu est bon et compréhensible, alors il ne peut être tout-puissant. Il faut donc accepté de renoncer à un de ces trois attributs de Dieu. On ne peut déceimment pas renoncer la bonté de Dieu, ni à l'idée que quelque chose de Dieu entre en relation avec l'esprit humain ; le seul de ces trois attributs auquel on peut donc renoncer est l'idée de la toute-puissance divine. Jonas souligne que ce renoncement à la toute-puissance est la conséquence même de l'acte d'amour de Dieu qui a créé le monde. «*Dans le simple fait d'admettre la liberté humaine réside un renoncement de la puissance [...] La création est un acte d'autodépouillement divin*» écrit-il.

Ce petit essai de Jonas est d'une grande force ; toutefois je dirais qu'à vouloir à tout prix déclarer Dieu impuissant devant les tragédies humaines, Jonas risque de jouer un peu les amis de Job à vouloir ainsi disculper à tout prix Dieu. Cela pose de fait la question alors du sens de cette souffrance subie tant par les humains qu'apparemment par Dieu lui-même.

Et c'est là qu'on mesure je crois la force de la Révélation chrétienne en Jésus-Christ ; ce Dieu petit, ce petit qui est Dieu. En Christ, Dieu casse définitivement en effet

l'image d'un Dieu tout-puissant, d'un Dieu maître de l'Histoire. Le Dieu, Maître de l'Histoire, aurait chassé les Romains ; il serait descendu de la croix ! Mais non en Christ, Dieu est crucifié ; il subit l'histoire ; il inscrit son nom au rang des victimes impuissantes. Dieu accepte de se dépouiller de sa toute-puissance pour rejoindre la cohorte des petits, des sans grade. Dieu n'est plus le Dieu tout puissant, Dieu n'est plus le Maître de l'Histoire, mais la puissance créatrice et créatrice de Dieu s'immisce au cœur de la faiblesse humaine pour la transformer. C'est la folie de la croix dont parle Saint Paul.

Ce qui est paradoxal avec le Christ c'est qu'en se dépouillant le Dieu de l'Évangile cesse de pouvoir être compris comme le moteur de l'Histoire, celui par qui tous les événements arrivent ou trouvent leur signification. En revanche avec le Christ, Dieu, s'il cesse d'être le maître de l'Histoire, s'inscrit résolument au cœur de l'Histoire. Il n'y a plus un Dieu là-haut, dans son monde qui tire les ficelles pour que sa volonté s'opère ici-bas, mais un Dieu proche, un Dieu présent, un Dieu solidaire de la réalité humaine au point de subir lui-même les aléas de l'histoire. Un Dieu compatissant, c'est-à-dire étymologiquement parlant, un Dieu qui accepte de souffrir avec.

Mais alors si Dieu est impuissant face à la folie des hommes et peut être lui aussi broyé par la violence et l'injustice humaine, ne sommes-nous pas là face au comble du désespoir. Si Dieu lui-même n'y peut plus rien ?

Si l'on voit dans la croix, seulement l'échec du Juste crucifié alors oui nous pouvons désespérer et redouter peut-être plus que jamais la marche folle de l'Histoire. Mais si nous arrivons à percevoir dans le fait même que Dieu en Christ se laisse mourir sur la croix quelque chose d'une puissance d'amour transformatrice alors nous pourrions commencer à reconnaître que ce Dieu petit, ce Dieu au cœur de l'Humanité révèle une puissance de vie inimaginable « A celui qui peut par sa puissance qui agit en nous, faire au-delà, infiniment au-delà de ce que nous pouvons demander et imaginer, à lui la gloire en Jésus Christ » écrit Saint Paul aux Ephésiens (Ep 3, 20)

Si je renonce à croire à un Dieu tout puissant Maître de l'Histoire, je continue à revendiquer un Dieu fort, un Dieu roc ou forteresse comme le chante les psaumes, un Dieu vers qui l'on peut trouver refuge et consolation, mais un Dieu aussi qui peut par

sa puissance d'amour nous relever, nous ressusciter à la vie lorsque nos forces nous manquent. Ce Dieu-là ne veut pas être l'idole du pouvoir ou de la domination, en Christ, il vient en discrétion comme « *une eau vive qui jaillit au tréfonds des aux arrêtées. Elle irrigue nos terres crevassées, elle est une pluie qui ranime la tige qui penche* » comme l'écrit André Dumas dans une de ses magnifiques prières. Cette force-là nous affranchit de vouloir rechercher la puissance ou la domination, elle nous permet d'accepter nos faiblesses et nos traversées du désert avec la confiance absolue que Dieu nous accompagne, que Dieu descend jusque sur nos croix pour que nous soyons fortifiés par sa faiblesse, lui qui de fort qu'il était s'est fait faible pour nous rejoindre là où nous sommes et nous remplir de sa force. Il ne s'agit pas d'une puissance qui intervient directement dans les événements pour les modifier, mais d'un amour qui en souffrant avec ceux qui souffrent, les conduit de la mort à la vie.

Amen

Emmanuel Fuchs